

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 31

Artikel: Restauration d'Espagne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253082>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Résurrection d'Espagne

Les derniers rayons du soleil couchant flambent comme des torchères entre les créneaux découpés en scie des murailles de Séville.

Au loin, s'enflamment les palais, les maisons, les faubourgs...

Sur la façade de l'alcazar conçue dans le style arabe, des étincelles courent entre les ciselures cassées et les feuillages de pierre. Accouplées, les colonnes de la porte Trajane s'embrasent pendant que le long des buis poussés dans les ruines cheminent des insectes d'or.

Brûlant sans éclat, le Guadalquivir s'élargit dans la plaine. Près de ces quais déserts accostaient, jadis, les galères du Mexique, les flottes chargées d'or du Pérou; de là, dans un branle-bas de travail et de joie, partaient les flottilles errantes de tant d'audacieux avides de conquêtes, de richesses, de gloire...

Épave des vieux siècles, la tour mauresque, la Giralda, puissante et brutale comme un fusain, dresse toujours sur le bleu doré du ciel son beffroi en spirale, tandis que, plus haut encore, la statue de la Foi armée du labarum tourne sur son pivot, avec un bruissement confus d'élytres.

... Le vent d'Andalousie souffle brusquement en tempête.

Il ne saurait éteindre les torchères immatérielles qui flambent là-bas, entre les créneaux arabes, mais il précipite le tournoiement affolé de la statue géante. D'un geste désespéré, elle semble présenter son labarum à tous les coins de l'horizon sans ramasser ni rayons ni étincelles... Et le beffroi qui, autrefois, sonnait les heures de bataille ou de victoire dans cette Espagne où les épées jamais ne rouillaient, ne laisse plus tomber, sur la cité déchue, que les heures lourdes, les heures vides et des glas très longs...

Pèlerin de toutes les ruines, chercheur de symboles, j'ai cru comprendre, par ce soir douteux, que cette statue agitée au-dessus des architectures arabes ou gothiques incarnait vraiment le destin de l'Espagne... de cette Espagne vieillie qui a peur de la responsabilité

des actes et qui a laissé s'émousser chez elle l'arme souveraine : la volonté.

Mais les peuples ont-ils un destin fixé d'avance ?

Ce destin, ne le construisent-ils pas jour à jour ?

Conscient ou inconscient, un peuple a pour guide la vérité, — cette menace et cette force — et la logique des faits rigoureusement enchaînés.

La terre d'Espagne s'est anémiée, soit !

Avec les Philippines et Cuba elle a perdu l'empire colonial de Philippe II. Mais cette patrie amputée est

large encore. Ce sol négligé est vivace. Dans le domaine moral autant que dans le domaine matériel la stérilité n'est qu'apparente : il y a de la sève pour les moissons comme il y a, dans l'âme populaire, de merveilleuses réserves d'enthousiasme.

Sortir de l'ornière du passé, remédier aux abus, secouer l'indifférence politique de la masse de la nation, renouveler l'école, améliorer la justice, orienter tous les efforts vers le progrès, donner à tous les esprits le besoin, la soif de la liberté, voilà le but.

En marchant vers ce but, on travaillera au relèvement du pays, à sa renaissance économique et morale.

Un grand pays ne saurait s'attarder à revivre sans cesse les mêmes lambeaux de son histoire. Partout en Europe, l'évolution se poursuit rapide, intense. Pourquoi l'Espagne resterait-elle en marge de la vie ?

Accablée de trop cuisants regrets elle a paru, un moment, vouloir abdiquer la tâche

ardue de se refaire une âme vivante, une âme moderne. Mais déjà, beaucoup de ses fils ont senti qu'un organisme social peut se consumer par intoxication; ils ont compris que les peuples meurent beaucoup moins de leurs défaites guerrières que de l'anonymat des responsabilités, et, dans la morne lassitude qui suit les grands revers, ils ont jeté un cri d'alarme.



Une Rue à Bombay

Salamanque, Barcelone, Bilbao, villes initiatrices, ont entendu claironner l'appel :

Salamanque, capitale de la Vieille-Castille, est surtout la capitale intellectuelle de l'Espagne. Son antique université (1239) qui jadis eut, avec ses 14,000 étudiants, une réputation européenne, recommence à rayonner de nouveau sur le pays assombri. Sa philosophie reconfortante essaie de secouer toutes les léthargies, de prouver que les esprits enténébrés, les cœurs assoupis sont de mauvais pionniers pour disputer aux autres nations les chemins du monde.

Barcelone, l'opiniâtre et vaillante cité que les guerres civiles frappèrent si souvent au cœur, garde encore sur ses murs, au fronton de ses monuments, la trace des 800 bombes, des 200 obus qui furent lancés sur elle par l'ordre du général Espartero. C'est en s'absorbant dans l'industrie, en donnant un merveilleux essor à son commerce que Barcelone, riche, prospère, préoccupée d'amélioration sociale, oublie les mauvais jours de son histoire.

Bilbao enfin est la dernière fleur épanouie sur le vieux sol espagnol. Robuste et noire entre ses montagnes dont chacune est une réserve de minerai de fer, Bilbao, si longtemps endormie dans la paix de ses vingt-quatre couvents, est devenue, en très peu d'années, le centre d'un immense commerce international.

Hier, il y avait dans tout le pays carliste une noblesse orgueilleuse et pauvre, un clergé très puissant, une population ouvrière ou agricole lamentablement misérable. Bilbao s'aperçut, la première, que l'Espagne possédait des richesses minières et elle essaya de les exploiter.

Le résultat a dépassé les prévisions les plus optimistes.

Eventrée partout, la terre a prodigué de l'or... de cet or est né d'abord, un commerce maritime qui entend rivaliser avec celui de l'Angleterre, ensuite une société neuve, positive, ardente au travail et un prolétariat actif, intelligent. Le bien-être a gagné de proche en proche. Au regret du passé, à l'impuissance de réaliser l'avenir, a succédé l'espoir du succès et voilà Vittoria, Oviedo, Burgos qui aspirent à l'activité moderne et ressuscitent à leur tour!

Elle s'amollit doucement la terre d'Espagne!

C'est l'avril des semailles...

Le printemps qui fait chanter les cœurs et les ruisseaux reviendra pour ce pays.

Déjà, en attendant de plus complètes moissons, c'est l'espérance qui rit dans la voix des machines, dans la chanson de l'ouvrier, dans tout ce soleil qui flamboie sur les pierres mortes et dans les bois profonds!

NOS GRAVURES

B. Constant

Un homme politique éminent, ancien député, sénateur et ministre français né à Béziers en 1833 est Jean Antoine Constans. Après de brillantes études de droit, et un stage de quelques années en Espagne, il fut nommé professeur agrégé de droit et fut attaché aux facultés de Douai, de Dijon et de Toulouse. Ce fut un des fervents disciples de l'Union Républicaine lors de son élection à la Chambre des Députés en 1876. D'abord sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur et des cultes, il en devint en 1880 ministre par suite de la retraite de M. Lepère. Il fut chargé de l'exécution des décrets du 29 mars contre les congrégations autorisées et les appliqua d'abord contre les jésuites. Il donna sa démission du ministère lors de l'arrivée de M. Gambetta en 1881. En 1886 il fut envoyé extraordinaire de la République en Chine.

Il refusa à son retour la nomination aux fonctions de gouverneur général de l'Indo-Chine qui lui avait été offerte, fut nommé membre du cabinet en 1889, joua un grand rôle dans l'organisa-



M. Benjamin Constant

tion de l'Exposition Universelle de la dite année, et dans la lutte contre le boulangisme.

M. Constans a partout été d'une grande influence, son entente des affaires, sa parole précise et familière contribuèrent pour une grande part à ramener le parlement français à la doctrine de la stabilité ministérielle.

Une rue de Bombay

Une des villes les plus importantes de la grande colonie anglaise de l'Inde est Bombay. Cette ville de 822.000 habitants située sur la mer d'Oman est essentiellement commerçante et pourvue du plus beau et du plus grand port de toute la côte de l'Inde. Elle est de plus reliée par plusieurs moyens de communication à une contrée extrêmement fertile et productive s'étendant jusqu'à l'intérieur de la presqu'île. Depuis la construction d'un système de canalisation remarquable, elle est devenue une cité aussi saine qu'elle était pestilentielle auparavant. Seuls quelques vieux quartiers, habités par la population indigène et connus sous le nom de la "ville noire" sont visités de temps en temps par la peste et le choléra. La ville "neuve" habitée exclusivement par les Européens, avec ses larges rues, ses places spacieuses et ses édifices somptueux ne connaît plus les ravages des deux épidémies dont nous parlons. 10.000 Européens, pour la plupart marchands et industriels y habitent. Les églises y sont multiples, nous remarquons entre autres, les églises anglicane, catholique romaine, arménienne, même une synagogue, quelques temples hindous et pas moins de 89 mosquées. Bombay possède également depuis 1857 une université et plusieurs institutions d'enseignement supérieur pour les Européens et les indigènes. Elle est classée en première ligne parmi les villes de l'Inde pour l'industrie du coton qui y est très développée. Le commerce y a pris une telle extension depuis l'ouverture du canal de Suez que le transit de Bombay compte la moitié du transit total de l'Inde.

PENSÉE

L'affectation dans le geste, dans le parler et dans les manières, est souvent une suite de l'oisiveté ou de l'indifférence : et il semble qu'un grand attachement ou de sérieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.